

le prolétaire

MENSUEL DU PARTI COMMUNISTE INTERNATIONAL
NOVEMBRE 1967 — 5^{me} ANNEE — N° 48 — 0,50 F

Pour le cinquantième
de la révolution russe

OCTOBRE 1917 ET LA REVOLUTION SOCIALISTE FUTURE

La société bourgeoise devant Octobre

"Coup d'Etat" ou révolution ?

Il y a un demi-siècle, la révolution éclatait dans le pays le plus arriéré d'Europe, tandis que dans les pays civilisés, le massacre impérialiste continuait. *Février 1917* : aux confins de l'Occident et de l'Asie, l'Empire séculaire des Tsars s'effondrait sous les coups d'une insurrection populaire, une république bourgeoise naissait, vivait neuf mois orageux et s'effondrait à son tour, abattue par une insurrection nouvelle : *Octobre 1917*. Incrédule et frappée de stupeur, la société bourgeoise apprenait qu'une République de Conseils ouvriers et paysans s'était instaurée en Russie, gouvernée par des Communistes. Elle ne comprit pas sur-le-champ la portée des événements "confus" qui se déroulaient dans ce pays "lointain", réputé à demi-barbare. Elle attendait d'un jour à l'autre la chute de l' "aventurisme révolutionnaire" et la chute des communistes russes. Déchirée entre deux blocs impérialistes qui se disputaient toujours la victoire, dominée par ses passions chauvines, aveuglée par ses préjugés, elle ne se préoccupa tout

d'abord que de l'influence de l'événement sur le sort des armes.

Elle n'avait pas compris que le "coup d'Etat bolchevique" était en réalité une Grande Révolution, la première des révolutions socialistes du monde en même temps que la dernière des révolutions anti-féodales d'Europe.

Seule la petite Gauche prolétarienne qui, dans divers pays, défendait l'internationalisme et luttait contre la guerre, saisit immédiatement qu'Octobre ouvrait une nouvelle époque non seulement de l'histoire de la Russie, mais de l'histoire mondiale et de la lutte presque séculaire du prolétariat. Seule elle se sentit et osa se proclamer solidaire du bolchevisme en qui l'Occident "instruit et civilisé" ne voyait guère qu'une sorte d'Antéchrist profane. Il est vrai que la Gauche révolutionnaire ne faisait pas partie de la société bourgeoise, quoiqu'elle luttât en son sein. Tout comme à l'aube du mouvement prolétarien, elle la dominait de très haut par ses préoccupations révolutionnaires, sa connaissance intime de la lutte de classe et son intelligence théorique.

La révolution russe défie le Capital international

Bien qu'avec des différences inévitables selon la classe considérée, la société bourgeoise ne parvint jamais à comprendre vraiment Octobre, dont tous les développements ultérieurs restèrent pour elle autant d'énigmes à peu près insolubles. Ce qu'elle ne tarda pourtant pas à constater, c'est qu'Octobre la menaçait. Elle en conçut un effroi tel qu'il subsista longtemps après la disparition du parti, lequel n'avait bien entendu dure qu'autant que la révolution elle-même.

Le premier acte des Soviets avait été de sortir la Russie de la guerre impérialiste — ou du moins de le tenter —, mais non d'abdiquer tout rôle international : la Révolution rompait avec les engagements du Tsar et de la bourgeoisie envers l'impérialisme de l'Entente, elle ne se repliait pas sur elle-même. Par dessus les autres gouvernements auxquels il devait bien tenir tête, le gouvernement communiste de Russie s'adressait aux peuples et à la classe ouvrière, tentant d'y faire pénétrer son agitation contre la bourgeoisie fautive de la poursuite du conflit. Se vantant de « ne pas appartenir à l'école diplomatique » et d'être des « soldats de la révolution », ses diplomates révélaient au monde les honteux secrets de chancellerie auxquels seule la prise du pouvoir leur avait donné accès, c'est-à-dire les sordides buts de guerre bourgeois auxquels les peuples étaient sacrifiés. Dans toutes ses proclamations et tous ses actes, la Révolution ne défendait qu'un seul droit : celui du prolétariat et des paysans à cesser de se battre pour des intérêts de classe ennemis, non celui de la nation russe à se retrancher du monde et d'observer à l'écart la tragédie de la classe prolétarienne s'entre-déchirant sur les ordres du Capital. Son mot d'ordre était : « Transformation de la guerre impérialiste en guerre civile ! », non seulement parce que, pour elle, il n'y avait pas de paix démocratique possible, le diktat allemand de Brest-Litovsk le prouva

bien, mais parce que tel était l'intérêt du mouvement révolutionnaire.

Cette menace se précisa quand, en mars 1919, alors que la guerre civile faisait rage en Russie, l'Internationale communiste se fonda à Moscou. Groupant des révolutionnaires des principaux pays d'Europe, moins les chefs spartakistes assassinés en janvier au cours de la répression bestiale de l'insurrection ouvrière de Berlin, qu'était donc cette Internationale nouvelle qui adressait son premier manifeste aux prolétaires du monde entier ? D'où provenait-elle ? Quels étaient ses buts ?

« Il y a soixante-douze ans, disait-elle, le Parti communiste présenta au monde son programme sous forme d'un Manifeste écrit par les plus grands prophètes de la révolution prolétarienne, Karl Marx et Friedrich Engels. A cette époque déjà, le communisme, à peine entré dans sa lutte, était accablé de la haine et des persécutions des classes possédantes qui devinaient justement en lui leur ennemi mortel. Pendant ces trois-quarts de siècle, le développement du communisme a... connu tour à tour les tempêtes de l'enthousiasme et les périodes de découragement... ; mais, au fond, le mouvement suivit la route tracée par le manifeste de 1848. L'heure de la lutte finale et décisive est arrivée plus tard que ne l'escomptaient et l'espéraient les apôtres de la révolution sociale. Mais elle est arrivée. Nous, communistes, représentants du prolétariat révolutionnaire de différents pays... rassemblés à Moscou, nous nous sentons les héritiers et les continuateurs de l'œuvre dont le programme a été annoncé il y a soixante-douze ans.

« Notre tâche est de généraliser l'expérience révolutionnaire de la classe ouvrière, de débarrasser le mouvement des mélanges impurs de l'opportunisme et du social-patriotisme, d'unir les forces de tous les partis vraiment révolutionnaires du prolétariat mondial et, par là

même, de faciliter et de hâter la victoire de la révolution communiste dans le monde entier. »

Même pour l'obtusité société bourgeoise, ces ardentes paroles étaient claires, d'autant plus claires qu'au même moment l'Armée rouge des Soviets se proclamait armée de la III^e Internationale ! Elle sentit qu'Octobre ne menaçait pas seulement l'ordre ancien démesurément attardé en Russie jusqu'au cœur du XX^e siècle, mais l'ordre du XX^e siècle lui-même, l'ordre bourgeois et capitaliste qui n'avait que fort peu pénétré l'ancien Empire des Tsars, mais qui dominait toute l'Europe et le monde, bien assis derrière sa façade de démocratie parlementaire.

Si c'était un "complot", il était international ! Si c'était une révolution, ce n'était pas une révolution russe cherchant des appuis européens et extra-européens, mais une révolution européenne et mondiale cherchant un appui en Russie ; ce n'était pas une révolution nationale tentant de déborder ses frontières naturelles, mais une révolution de classe tentant de se déployer dans toute son ampleur par-delà les frontières contre-nature des Etats capitalistes. Bref, Octobre, ce n'était pas la Russie nouvelle frappant aux portes de l'Europe et du monde pour se faire admettre dans le concert des nations : c'était le Communisme ressuscité relançant son défi de toujours à la société bourgeoise !

Le "mystère" d'Octobre

Pour la société bourgeoise, ce fut la première des grandes énigmes : d'où renaissait donc ce Communisme maudit dont le spectre ne la hantait plus depuis longtemps ? Chaque classe de la société bourgeoise résolut le problème à l'aide de ses propres préjugés. Nationaliste et haïssant violemment le pacifisme populaire en temps de guerre, la bourgeoisie conclut que c'était une invention diabolique des bolcheviks pour défendre leur cause nationale en exploitant les difficultés intérieures des autres pays. Elle ne se contenta donc pas de pourchasser les communistes et de réprimer l'agitation sociale, elle mobilisa contre les Soviets toutes les ignorances, tous les préjugés, tous les ressentiments, toutes les haines, lançant sur eux des armées d'intervention, soutenant les rébellions blanches sur leur territoire et les excitant à leurs confins, allant jusqu'à enrôler la Faim dans la défense de sa cause maudite au moyen du blocus économique. Ainsi, ce qui était par essence une guerre de classe contre le Communisme, prit essentiellement la forme d'une croisade contre la Nation soviétique. Il n'en fallut pas plus pour que la société bourgeoise s' imagine que la Nation soviétique elle-même était la forme essentielle du Communisme et de la guerre de classe ! Naturellement c'était une absurdité bourgeoise puisque, quelques années plus tard, le pouvoir politique censé "incarner" cette Nation ravala honteusement son défi communiste contre le monde bourgeois environnant, qui alors lui ouvrit immédiatement ses portes, c'est-à-dire lui fit sa place dans la S.D.N. et dans les nouveaux blocs de guerre impérialiste. Toute l'histoire du

stalinisme et du post-stalinisme aurait donc démontré que la Nation russe n'était pas la "Nation élue du Communisme", si l'obscurantisme de la société bourgeoise n'était tel que, cinquante ans après Octobre, c'est à peine si elle s'en est aperçue, puisqu'elle continue de parler du "système socialiste" semi-mondial.

Au sens marxiste, toutefois, la société bourgeoise ce n'est pas seulement la bourgeoisie, mais la classe ouvrière, et leur lutte réciproque, du moins tant qu'elle reste enfermée dans le cadre étroit de cette société. Lorsque le prolétariat lutte révolutionnairement, c'est une classe de la société bourgeoise qui, à de multiples égards, n'appartient déjà plus à celle-ci, qui sous de nombreux rapports s'en affranchit, — c'est l'accoucheuse d'une société nouvelle et supérieure, et non plus la classe opprimée de l'ancienne. Par contre, lorsque le prolétariat n'a pas ou n'a plus conscience de sa mission révolutionnaire, ou qu'il recule devant elle, il n'est qu'une partie intégrante de l'ordre ancien, l'envers de la bourgeoisie, sa négation, mais purement bourgeoise. Entre ces deux extrêmes de la théorie, l'histoire réelle du mouvement ouvrier de tous les pays présente tous les degrés intermédiaires possibles, mais elle n'infirmes nullement la valeur de celle-ci, tout au contraire.

A l'époque d'Octobre, la classe ouvrière d'Occident présentait encore d'un pays à l'autre des différences notables dues à la diversité des conditions historiques de son développement national. Par exemple, la classe ouvrière allemande portait l'empreinte très marquée de la social-démocratie, la classe ouvrière

REUNION PUBLIQUE A PARIS

Octobre 1917 et la
révolution socialiste future

LE VENDREDI 24 NOVEMBRE, A 20 H. 45
Salle Lancry 10, rue de Lancry (X^e)

LECTEURS ET SYMPATHISANTS
SONT CORDIALEMENT INVITES A Y PARTICIPER

française restait largement ouverte à l'influence syndicaliste-révolutionnaire, alors que la classe ouvrière italienne avait déjà surmonté dans une notable mesure ces deux déviations, et que, par contre, toujours sous la coupe stérilisante de l'anarchisme, la classe ouvrière espagnole semblait sortir tout droit du milieu du XIX^e siècle. Pourtant, face au prolétariat russe, force sociale dirigeante de la révolution soviétique, le prolétariat occidental présentait des caractéristiques communes : un certain attachement aux avantages matériels d'une civilisation bourgeoise plus avancée ; l'absence d'une expérience récente de luttes révolutionnaires, du moins de la taille du 1905 russe ; une conception bourgeoise de sa place dans la société, de ses buts et des moyens de lutte pour y parvenir ; un certain immédiatisme syndical, un certain corporatisme, ainsi qu'une révérence tenace pour les principes abstraits de la Démocratie — de l'égalité des peuples aux vertus du suffrage universel ; du pacifisme international aux vertus de la lutte parlementaire socialiste.

Sur un tel prolétariat, quelle influence pouvait bien exercer l'exemple du prolétariat russe que la Révolution avait victorieusement répandu, son extrême abnégation et sa fougue révolutionnaire, son héroïsme et sa naïveté primitive, sa "grossièreté" russe et son profond internationalisme, sa patience sans limite et son immense expérience de lutte ? Quel effet pouvait bien produire sur lui des défauts aussi différents des siens et des qualités aussi immensément supérieures aux siennes ?

Cette fatale erreur collective était le produit d'un archaïsme historique que toute une époque historique nouvelle n'était pas de trop pour liquider, puisque cinquante ans plus tard il ne l'est pas encore. Et cet archaïsme n'était pas tant dans l'éclatement de la dernière révolution bourgeoise d'Europe en plein XX^e siècle, que dans la survivance d'un prolétariat démocrate et réformiste l'époque impérialiste, d'un prolétariat enfermé dans les vieux particularismes nationaux à l'époque des guerres mondiales du Capital. Elle eut, pour plusieurs dizaines d'années, les conséquences les plus fatales, puisque c'est elle qui est à la base de la pire forme de révisionnisme qui ait jamais affecté le mouvement ouvrier, la révision "stalinienne". Car que fut donc le stalinisme, sinon la théorisation du préjugé des ouvriers d'Occident selon lequel le prolétariat et le parti russes étaient investis de la mission nationale particulière de faire triompher le communisme dans le monde ? Que fut le stalinisme sinon l'exploitation des traditions communistes de centralisation, de discipline, d'indépendance et de fierté de Parti, de répudiation de tout pacifisme, non pour détruire le capitalisme, mais pour détruire le Parti prolétarien ; l'utilisation de méthodes "révolutionnaires", non pour extirper du Parti l'abcès opportuniste, mais pour contraindre le Parti à revenir au vieux social-démocratie : démocratie-collaboration de classe-nationalisme ? Si de la tentative hâtive de constituer une Internationale communiste dans l'immédiat après-guerre est né le mouvement le plus réactionnaire, le plus mensonger, le plus féroce que la classe ouvrière ait dû subir au cours de cent ans d'histoire, n'est-ce pas par suite de cette identification mystique de la Révolution internationale et du pouvoir révolutionnaire en Russie ? Ne vint-il pas de ce que les demi-révolutionnaires occidentaux que ne portait pas en avant une profonde révolution de masses finirent par considérer que la manifestation la plus haute de l'esprit révolutionnaire n'était pas le renversement de la bourgeoisie, mais la discipline inconditionnelle au Centre russe de l'Internationale ? Ne vint-il pas du fait que cette identification étant mystique, elle subsista même alors que la capacité révolutionnaire des bolcheviks eut irrémédiablement déserté ce Centre ? Ne vint-il pas du fait que face à ce déplacement fatal exprimant la pression contre-révolutionnaire des classes non-prolétariennes de Russie, les résistances révolutionnaires au sein des différents partis occidentaux purent apparaître comme des manifestations d'indiscipline nationale, de chauvinisme ouvrier à l'égard de la Révolution russe, ou du refus de reconnaître la souveraineté de la Révolution au nom de la "liberté démocratique" ? Bref, le stalinisme ne fut-il pas le produit direct de l'archaïsme qui avait mis le prolétariat des pays modernes à l'école politique du prolétariat d'un pays arriéré, c'est-à-dire la révolution purement socialiste à l'école de la révolution double de Russie ? Ne fut-il pas la retombée sinistre d'un élan révolutionnaire qui avait été capable de faire échec aux plans bourgeois d'intervention contre l'URSS, mais impuissant à assurer la victoire au plan bolchevique

A cette époque, c'est là que résidait, en dernière analyse, tout le secret de l'avenir proche de la Révolution européenne et partant mondiale : l'Histoire ayant eu, du moins aux yeux des pédales "socialistes", l'insolence de mettre le prolétariat dit "avancé" des pays de démocratie parlementaire à l'école politique du prolétariat "arriéré" d'un pays autocratique et semi-médiéval, tout dépendait évidemment de la capacité de l'élève à égaler le maître. Pour prouver cette capacité, il n'était pas nécessaire que le prolétariat occidental remportât à son tour une victoire complète en s'emparant du pouvoir, car c'était là chose infiniment plus difficile dans les grands Etats impérialistes modernes que dans le régime archi-vermoulu dont un Raspoutine était l'âme, ou même que dans la République bourgeoise mort-née d'un Kérénsky : mais il était nécessaire qu'il s'engageât au moins résolument dans cette voie, dans la lutte politique non pas électorale, mais révolutionnaire, bref dans la bataille pour le pouvoir. Or, mis à part les épisodes glorieux et tragiques d'Allemagne et de Hongrie, inconcluants à tous les égards, sauf à celui du véritable rôle et de la véritable signification de classe de la démocratie et de la social-démocratie, c'est précisément ce qui ne se produisit pas.

Il ne s'agit pas ici de rejeter sur les masses la responsabilité des fautes incombant aux chefs. Ces erreurs ont été dénoncées en leur temps par une Gauche prolétarienne résolument extérieure au vieux monde, alors que c'est au niveau des grandes réactions collectives que nous nous plaçons ici, au niveau de ces mutations de la mentalité de mil-

Causes de la victoire du stalinisme

lions d'hommes qui résultent des bouleversements historiques avant même qu'ils aient été touchés par une propagande d'idées, et qui se traduisent en actions révolutionnaires bien avant de se cristalliser en une conscience claire des buts à atteindre et des moyens d'y parvenir. Ici, il s'agit simplement de donner de la défaite finale d'une grande révolution une explication qui ne soit pas trop indigne du matérialisme historique.

l'usage de la violence, l'instauration de la dictature comportaient en elles-mêmes leur propre châtement en se retournant fatalement contre ses auteurs. Ainsi, le grand résultat historique de la contre-révolution, qui avait ses racines dans l'histoire européenne d'un demi-siècle, fut comprise comme le produit d'une propension excessive des bolcheviks à l'Autorité et d'un insuffisant attachement des communistes d'Occident à la Liberté éternelle !

Le terrible répression déchainée en Russie à partir des années 1926-1927 contre les ultimes et d'ailleurs confuses résistances révolutionnaires et bolcheviques força bien le monde bourgeois à constater cette évolution fatale : mais il ne sut l'expliquer, dans toutes les classes, que par ses préjugés bourgeois, l'idée que la négation sacrilège de la Démocratie bourgeoise ou ouvrière, d'extension de la Révolution à l'Europe et au monde ?

La terrible répression déchainée en Russie à partir des années 1926-1927 contre les ultimes et d'ailleurs confuses résistances révolutionnaires et bolcheviques força bien le monde bourgeois à constater cette évolution fatale : mais il ne sut l'expliquer, dans toutes les classes, que par ses préjugés bourgeois, l'idée que la négation sacrilège de la Démocratie bourgeoise ou ouvrière,

Mort et résurrection d'Octobre

droit à l'existence indépendante par une lutte énergique contre tous ses ennemis et par l'industrialisation qui est le programme et le résultat historique de toute révolution bourgeoise, — une "jeune Nation" qui pourtant continue la tradition impérialiste du vieil Empire tsariste, comme toute la seconde guerre, ses précédents finlandais et polonais et ses séquelles bessarabiennes et autres l'ont prouvé !

L'inversion de toutes les positions originelles, non pas du Prolétariat comme classe révolutionnaire, mais de la classe ouvrière telle que l'avait façonnée des dizaines d'années de réformisme, et de la Bourgeoisie, est la preuve évidente que l'Histoire a fait table rase de toutes les illusions de la société bourgeoise sur Octobre. La bourgeoisie peut se proposer de montrer dans la société russe un modèle de modernisation rapide d'un pays arriéré, maintenant que Moscou ne constitue plus la moindre menace à son ordre établi ! Mais le prolétariat ne peut pas, pendant cinquante ans encore, renoncer à se formuler son propre programme social, ses propres buts de classe. Et lorsqu'il en ressentira le besoin, il dépassera résolument le stade où il s'était arrêté à l'ère stalinienne sous l'influence des réminiscences social-démocrates : conquête démocratique du pouvoir et nationalisations bourgeoises ! Poussée à ses conséquences extrêmes, la position stalinienne ne pouvait que se dissoudre dans l'absurdité pure. C'est ce qui s'est déjà produit avec les pseudo-Thèses du pseudo-Parti communiste de l'U.R.S.S. qui "fêtent" le cinquantième d'Octobre par ces deux affirmations triomphantes : « Nous marchons victorieusement au communisme et nous ne connaissons plus aucun adversaire d'aucune sorte, ni classe ennemie, ni impérialisme étranger, capable de nous faire revenir en arrière », et « Nous restons un Parti de lutte de classe », affirmations qui s'anéantissent mutuellement !

A l'époque de la Révolution, le lyrisme révolutionnaire avait célébré la "lumière d'Octobre". A l'époque de la contre-révolution stalinienne, la formule

prit un caractère d'atroce dérision puisque c'était de l'U.R.S.S. que semblaient venir les ténèbres dans lesquelles le mouvement ouvrier européen et mondial sombra alors. Aujourd'hui, la société bourgeoise tout entière commémore Octobre, parce qu'Octobre est totalement oublié. Le mouvement ouvrier ne sent plus peser sur lui les ténèbres du stalinisme, non parce qu'elles se sont dissipées, mais parce qu'elles l'ont détruit. Le ciel de la société bourgeoise n'est plus hanté par aucun spectre terrifiant, annonciateur de catastrophe sociale, non parce que la catastrophe est écartée, mais parce que la société bourgeoise vit nez contre terre, dans l'ivresse imbécille de la paix sociale. Mais la lutte de classe ne peut pas ne pas renaître : la société bourgeoise l'exige ; la Révolution ne peut pas ne pas ressurgir : l'Impérialisme l'appelle fatalement. Alors, les racines profondes d'un passé honteux détruites, toutes les illusions et tous les mensonges ruinés par l'Histoire elle-même, le Parti prolétarien pourra enfin ressusciter. Armé des principes du bolchevisme, c'est bien dans la lumière rallumée d'Octobre qu'il repartira à l'assaut, et peut-être à la victoire espérée depuis cinquante ans.

SOUSCRIPTION PERMANENTE 1967

Liste N° 9

Mario, 10 ; Earbière, 5 ; P.ero, 10 ; Cecchino, 5 ; Paris, 94,15 ; François, 10 ; Bernard, 10 ; Guy, 10 ; Etienne, 3 ; François, 10 ; Armand, 10 ; Pascal, 10 ; Gustave, 10 ; Suzanne, 10 ; Vincent, 10 ; Raymond, 10 ; Eugène, 10 ; Christian, 10 ; Alfred, 10 ; Arthur, 10 ; Gaston, 10 ; Jo, 10 ; Marius, 10 ; Antoine, 10 ; Alain, 30 ; Bouzid, 40 ; Mustafa, 20 ; Libertino, 20 ; P.S., 0,80 ; Gérard, 8,94 ; Russo, 10 ; Roseline, 10 ; R. et R., 10 ; Richard, 10 ; Georges, Soutien, 8 ; Alain, Soutien, 8 ; Lucien, 10 ; Pascal, 10 ; Presse, 10.

Total liste n° 9 512,89 F
Total précédent 4.095,46 F
Total général 4.608,35 F

Les voies de la révolution

Défense de l'internationalisme prolétarien

LES bolcheviks conduisaient depuis bientôt quinze ans leur lutte contre l'opportunisme dans la social-démocratie russe lorsque la première guerre impérialiste éclata. C'est alors que commença leur première grande bataille internationale. Son but ? Rien de moins que le retour à l'internationalisme prolétarien et l'écrasement du social-patriotisme dans la classe ouvrière. C'est à elle que se rattache l'épisode fameux de la conférence socialiste convoquée en Suisse à Zimmerwald en plein massacre impérialiste et dont au moins une gauche approuva le mot d'ordre bolchevique de *transformation de la guerre impérialiste en guerre civile* pour l'instauration de la dictature du prolétariat. Internationale, cette bataille fut non seulement par ses buts, mais par ses moyens, puisque les bolcheviks la conduisirent de concert avec les fractions de gauche d'autres pays, moins connues mais non moins valeureuses, comme ces Spartakistes qui, en janvier 1919, devaient donner leur vie à une révolution qu'ils savaient pourtant prématurée et condamnée. Dans cette lutte historique, la nature de la guerre moderne et la politique prolétarienne face à l'impérialisme et à la politique de soldisant "défense nationale" furent définies de façon définitive et intangible. C'est seulement ainsi que le principe de l'internationalisme prolétarien pouvait être restauré dans sa véritable signification marxiste et sa portée révolutionnaire, lui qui est, reste et restera toujours le principe distinctif du véritable Communisme.

La polémique classique de Lénine se résume ainsi. En 1914, la plupart des partis socialistes officiels ont renié leurs convictions, déclarations et résolutions antérieures en adhérant à la politique bourgeoise de défense nationale. Du point de vue des rapports entre les classes de la société contemporaine, cela signifie que ces partis, avec en tête le plus influent d'entre eux, le Parti social-démocrate allemand, se sont rangés aux côtés de leur état-major général, de leur bourgeoisie contre le prolétariat. C'est là un événement de portée historique mondiale, un désastre pour la classe ouvrière européenne. La guerre moderne entre les grandes puissances n'est ni une *guerre nationale* du type de celles qui éclatèrent en Europe pendant la période 1789-1871, ni à plus forte raison une guerre assimilable à cette *guerre révolutionnaire* « que les socialistes n'ont jamais juré de ne pas faire », mais qui suppose la prise du pouvoir par le prolétariat. C'est une *guerre impérialiste*, et du point de vue théorique on n'a pas attendu 1914 pour caractériser l'impérialisme comme « la lutte de la bourgeoisie périlante, caduque, pourrie, pour le partage du monde et l'asservissement des petites nations ». Toutes les justifications données pour pousser le prolétariat à accepter la politique de défense nationale sont lamentables en théorie et infâmes pratiquement, parce que sous des dehors pseudo-scientifiques, elles visent à subordonner le prolétariat à la bourgeoisie, classe réactionnaire qui doit être combattue et renversée. Or la guerre provoque une situation hautement révolutionnaire ainsi caractérisable : la classe dominante ne peut plus conserver sa domination sous sa forme ancienne, elle doit renforcer à l'extrême sa dictature ; la misère, la détresse des classes opprimées s'accroît ; passives en périodes de paix, les masses sont incitées à la lutte par l'orage même qui se déchaîne sur la société. De cette situation révolutionnaire peut surgir la révolution à condition que la classe révolutionnaire soit capable de mener des actions révolutionnaires de masses assez vigoureuses pour briser ou entamer l'ancien gouvernement qui ne tombera jamais, même en période de crise, si on ne le fait choir. Recommander aux masses de "défendre la patrie", c'est les rendre incapables de telles actions, saboter la révolution possible, assurer le maintien de la dictature bourgeoise en dépit de la crise qui faciliterait son abatement. C'est les trahir d'autant plus que les avantages économiques (bénéfices prodigieux, perspectives merveilleuses de nouveaux pillages, commandes gigantesques, nouveaux emprunts, etc...) que la guerre apporte à la bourgeoisie ne

sont encore rien à côté des avantages politiques qu'elle lui procure en divisant et en corrompant le prolétariat. Le devoir le plus incontestable et le plus essentiel de tous les socialistes (nous disons communistes aujourd'hui, mais les deux mots ont depuis été aussi dépréciés l'un que l'autre) est de montrer aux masses la présence d'une situation révolutionnaire, d'en expliquer la largeur et la profondeur, d'éveiller la conscience et la détermination révolutionnaires du prolétariat, de l'aider à passer à l'action révolutionnaire et à créer des organisations conformes à la situation pour travailler dans ce sens.

C'est en liaison avec la trahison des Partis socialistes à l'internationalisme prolétarien et la faillite de la Seconde Internationale gangrenée par l'opportunisme qu'est formulée, dès 1915, la nécessité pour le courant communiste de rompre sans tarder avec le courant opportuniste petit-bourgeois :

« La faillite de l'Internationale qui marque la victoire complète de l'opportunisme... n'est que le résultat de toute l'époque historique de la II^e Internationale, de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. Les conditions objectives de cette époque — la transition entre l'achèvement des révolutions bourgeoises et nationales en Europe occidentale et le commencement des révolutions socialistes — ont engendré et ali-

Bolchevisme et menchevisme

C'est au plus fort de cette lutte internationale historique qu'éclate le coup de tonnerre de la Révolution russe. De février à octobre, la lutte pour l'Internationale nouvelle va céder le pas à la lutte pour le pouvoir du prolétariat en Russie, mais ces deux luttes sont inséparables à la fois dans les proclamations historiques des Bolcheviks russes et dans leur pratique révolutionnaire.

Cette lutte de neuf mois n'est que l'ultime, mais la plus ardente étape d'un travail illégal de quinze ans et de presque autant d'années de luttes fractionnelles dont, dès 1915, Lénine disait dans la *faillite de la II^e Internationale* :

« Ceux-là rendent le plus mauvais service (au mouvement ouvrier), qui ne font pas cas de cette histoire et qui, déclarant contre le fractionnisme, se privent de la possibilité de comprendre le véritable processus de formation du parti prolétarien en Russie, parti qui s'est constitué à travers une lutte de

La lutte pour la Révolution prolétarienne soviétique

La révolution populaire de février avait donné le pouvoir à la bourgeoisie russe qui, installée dans le Gouvernement provisoire, se refusait à accomplir aucune des tâches de la Révolution bourgeoise, mais se préparait à écraser le prolétariat et le peuple, organisés dans les Soviets. Les mencheviks ne se contentaient pas de proclamer que la Révolution bourgeoise était achevée, alors qu'elle n'avait même pas commencé : ils collaboraient maintenant dans le gouvernement avec la bourgeoisie qui attendait le moment propice pour écraser la Révolution !

Ils justifiaient donc avec éclat le "fanatisme fractionnel" si longtemps reproché à Lénine en démontrant dans la réalité historique que l'aboutissant de l'opportunisme est fatalement la contre-révolution.

Que fit le bolchevisme ? Après le retour de Lénine de l'émigration en Russie et l'adoption des *thèses d'avril* (qui n'alla pas sans mal), il proclama que la seule chance pour la révolution démocratique bourgeoise de triompher, la seule chance pour le prolétariat socialiste et internationaliste de ne pas être écrasé par la bourgeoisie complotant avec la réaction tsariste, c'était l'insurrection prolétarienne contre le gouvernement provisoire. Pendant six mois, le Parti communiste de Russie mena une lutte inouïable pour la conquête politique des Soviets sur les mots d'ordre de la *terre aux paysans*, de la *cessation de la guerre impérialiste* et même de la *convocation de la Constituante*. Il la mena sur la lancée d'une agitation ouvrière tellement ardente qu'elle menaçait de provoquer la chute du Gouvernement provisoire avant que le Parti prolétarien ait une force et un appui suffisants dans la masse de la population pour se saisir du pouvoir, comme cela faillit se

menté l'opportunisme... La crise créée par la guerre a arraché le voile, balayé les conventions, fait crever l'abcès qui depuis longtemps avait mûri et a montré l'opportunisme dans son rôle véritable d'allié de la bourgeoisie. Il est nécessaire maintenant que cet élément soit complètement détaché, sur le terrain de l'organisation des partis ouvriers. L'époque impérialiste ne peut tolérer la coexistence dans le même parti des hommes d'avant-garde du prolétariat révolutionnaire et de l'aristocratie semi-petite-bourgeoise de la classe ouvrière qui jouit des bribes des privilèges que confère à "sa" nation sa situation de "grande puissance". La vieille théorie qui dit que l'opportunisme est une "nuance légitime" d'un parti unique, étranger à l'extrémisme, est aujourd'hui la plus grande duperie des ouvriers et le plus grand obstacle au mouvement ouvrier... La situation révolutionnaire objective créée par la guerre... aguerrit et instruit les meilleurs et les plus conscients des prolétaires. Un rapide changement dans l'état d'esprit des masses devient non seulement possible, mais probable... On ne peut savoir si un puissant mouvement révolutionnaire se développera au lendemain de cette guerre, pendant celle-ci, etc..., mais en tous cas seul le travail accompli dans ce sens mérite le nom de travail socialiste. Le mot d'ordre qui oriente ce travail, qui aide à unir et à souder ceux qui veulent concourir à la lutte révolutionnaire du prolétariat contre son gouvernement et sa bourgeoisie, c'est le mot d'ordre de guerre civile. » (Lénine : *La faillite de la II^e Internationale*).

longues années contre les divers genres d'opportunisme. »

Le principal « genre d'opportunisme » combattu par Lénine et les bolcheviks avait été le menchevisme ou théorie bourgeoise de la Révolution bourgeoise qui attendait la Russie du XX^e siècle. Le bolchevisme n'avait jamais nié que cette Révolution dût être bourgeoise : il en avait seulement fait une théorie marxiste. Tous les sociaux-démocrates russes avaient été d'accord pour penser que la Révolution russe ne pourrait que renverser le tsarisme et ses institutions politiques semi-féodales, instaurer la démocratie politique, réaliser une réforme agraire radicale, ouvrant ainsi la voie, non au socialisme économique, mais au développement capitaliste, condition matérielle et historique du socialisme ; mais ils s'étaient violemment divisés sur la question de savoir

quelle classe — la bourgeoisie ou le prolétariat ? — dirigerait la Révolution bourgeoise. La théorie menchevique était opportuniste en politique parce qu'elle abandonnait la direction de la Révolution bourgeoise à la classe bourgeoise et cantonnait le prolétariat dans un rôle de soutien du libéralisme bourgeois avant la Révolution et de défense contre la bourgeoisie après ; elle n'était pas marxiste en théorie parce qu'elle ne tenait pas compte des rapports de classe réels au XX^e siècle qui, même dans la Russie arriérée, n'étaient plus ceux de l'époque des Révolutions bourgeoises classiques : à la place des artisans radicaux et sans culottes de la Révolution française, le prolétariat moderne ; à la place de l'audacieuse bourgeoisie jacobine, une bourgeoisie privée de toute capacité révolutionnaire face au tsarisme parce que ce prolétariat la menaçait. La théorie bolchevique était beaucoup plus radicale parce que, déniait tout rôle révolutionnaire à la bourgeoisie et voyant dans le prolétariat russe la classe appelée à diriger la révolution bourgeoise, c'est-à-dire à renverser le tsarisme, elle refusait toute alliance du Parti prolétarien et du libéralisme bourgeois ; elle était marxiste en théorie parce qu'elle ne prétendait nullement qu'il suffirait au prolétariat de s'emparer du pouvoir en Russie pour abolir le capitalisme dans l'économie et réaliser le socialisme, ou en d'autres termes que la réalisation du socialisme en Russie ne dépendait que de la révolution politique prolétarienne, tout comme dans les pays de capitalisme avancé. Bref, contre l'opportunisme menchevique, le bolchevisme défendait la mission révolutionnaire du prolétariat et son indépendance politique, sans pour autant violer le matérialisme historique marxiste, pour lequel le contenu de la Révolution ne dépend pas de la volonté des classes et des partis, mais du développement réel des forces productives, et pour lequel le socialisme suppose la grande industrie et exige la grande agriculture moderne.

Ce rappel était nécessaire pour rétablir la véritable signification de la lutte bolchevique, non seulement pour la conquête du pouvoir entre février et octobre 1917, mais pour sa défense entre 1918 et 1921, dans la guerre civile et, de 1921 à 1927, dans la lutte pour la reconstruction de l'économie ruinée. Rétablir cette signification est nécessaire, non seulement contre la falsification social-démocrate de l'époque, mais contre la falsification ultérieure du stalinisme.

produire lors de la crise de juillet. Il la mena pendant le reflux momentané qui suivit cette crise et qui fut provoqué par une offensive tellement violente de la soi-disant "démocratie révolutionnaire" contre les bolcheviks qu'un moment les masses se détournèrent d'eux, ébranlées par la "grande calomnie" qui les présentait, Lénine en tête, comme de vulgaires agents de l'Allemagne. Il remonta le courant en même temps que la Révolution reprenait son cours irrésistible, grossissant, entraînant continuellement de nouvelles couches du prolétariat et, par les soldats surtout, de la paysannerie. Un prodigieux effort de réflexion politique s'accomplissait chez des millions d'hommes qui, dans les villes, à l'armée et jusque dans les campagnes, tenaient de perpétuels meetings où se débattaient les problèmes cruels de la Révolution, où s'affrontaient durement les adversaires, et cet effort les détachait irrémédiablement de tous les socialistes conciliateurs ; un prodigieux élan révolutionnaire portait des millions d'hommes à se proclamer bolcheviks, eux qui ne connaissaient même pas le sens du mot, qui ignoraient tout

des luttes de fraction qui avaient préparé cette gigantesque lutte des classes. L'influence du Parti communiste de Russie croissait vertigineusement : le moment de l'insurrection avait sonné. Il fallait que le Parti la prépare, que le Parti l'organise. « L'insurrection est un art » : l'art de surprendre l'ennemi et de remporter la victoire. C'est l'affaire du Parti, le Parti doit en prendre l'initiative. La Révolution n'est pas un "complot", mais le "complot" est nécessaire à la Révolution. Celle-ci peut périr faute d'avoir saisi à temps sa chance historique de vaincre. Temporiser est un crime : telles étaient les exhortations passionnées de Lénine au Parti bolchevique encore hésitant. Et l'insurrection eut lieu.

Le 25 octobre du calendrier russe (7 novembre occidental), Pétrograd tombait et le gouvernement provisoire était arrêté, sauf Kérénsky, au front. A Moscou, les combats durèrent huit jours. Le 31 octobre, l'armée de Kérénsky était écrasée : la tentative de reprendre la capitale échouait. Dans toutes les villes de Russie, les Soviets s'emparaient du pouvoir.

Signification de la démocratie soviétique

Réuni les 25 et 26 octobre, le II^e Congrès panrusse des Soviets d'ouvriers et de soldats avait décidé, dans un délire d'enthousiasme souvent décrit, « la remise de tout le pouvoir, dans toutes les localités, aux Soviets », approuvé le gouvernement exclusivement bolchevique proposé par le Parti bolchevique, la proclamation bolchevique « aux peuples et aux gouvernements de tous les pays belligérants » et le décret bolchevique sur la Terre, "voilé" aux socialistes-révolu-

tionnaires à leur comique indignation. Les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires de droite crièrent à l'"usurpation bolchevique", mais durent quitter le Congrès sous les huées des députés ouvriers et soldats, s'excluant eux-mêmes de la République soviétique. Les rapports entre le Parti et le Prolétariat organisé en Soviets étaient bien autre chose que des rapports "démocratiques". Mis en présence du "fait accompli", le prolétariat applaudissait à

l'initiative révolutionnaire de son avant-garde à laquelle une unité organique le liait. Le prolétariat se riait des hurlements bourgeois et opportunistes sur le "viol de la Démocratie". Mais il ne se riait pas des scrupules démocratiques dans son propre parti : lorsque quelques jours après la victoire, cinq commissaires du peuple bolcheviques, effrayés, démissionnèrent, réclamant l'ouverture du gouvernement à « tous les partis socialistes », ce fut une tempête d'indignation. Les ouvriers flétrirent les "déserteurs", exigeant qu'ils « retournent à leur poste et se soumettent au Comité central ». La Révolution prolétarienne en marche se moquait bien que le Parti fût une "minorité" de la classe ouvrière : elle reconnaissait en lui son âme même, sa propre volonté bandée à l'extrême, sa propre capacité d'organisation, sa propre portée internationale. La conception "sectaire" que Lénine avait eu du Parti triomphait et révélait sa nature profondément révolutionnaire dans cette unité de la classe et de son avant-garde, la plus fervente qu'on ait jamais vue.

C'est au nom de la "démocratie" que tout le vieux monde se rebellait contre la Révolution prolétarienne, que les bourgeois et les conciliateurs se déchaînaient dans leur presse (avant qu'elle fût interdite), que les fonctionnaires refusaient d'obéir, que les Postes et Télégraphes refusaient les communications, les employés des banques les fonds, et les chemins de fer les trains ! C'est au nom de la "démocratie" que le puissant et conservateur *Vikjel*, soumettant le prolétariat tout entier à son chantage de catégorie particulière, convoquait une conférence qui voulait "remanier" le gouvernement, en exclure Lénine et Trotsky. La nature profondément bourgeoise et défaitiste du mot

d'ordre de "démocratie" se révélait donc avec éclat dans la réalité même de la lutte des classes.

Le prolétariat russe ne pouvait pourtant se passer de toute démocratie, non pas parce qu'il avait besoin d'autre chose que d'une unité organique avec son Parti pour lui-même, mais parce qu'il n'était pas seul dans la Révolution. La Révolution russe était en même temps une révolution démocratique et agraire et une révolution prolétarienne et socialiste. Face à une masse paysanne de 130 millions d'hommes, les 3 millions de prolétaires que comprenait une population urbaine totale de 28 millions en tout et pour tout ne pouvaient pas gouverner seuls. Ce n'était pas une question de rapports de chiffres, mais une question de rapports de forces. La dictature du prolétariat sur la bourgeoisie et la petite bourgeoisie urbaine ne pouvait se maintenir sans s'allier à la dictature paysanne sur les propriétaires fonciers dépossédés, sans jouir de l'appui de l'immense paysannerie russe. Elle ne pouvait donc être une pure dictature de classe, mais seulement une dictature démocratique du prolétariat et des paysans pauvres, même si cette dictature démocratique ne prit que très momentanément la forme d'une "coalition" gouvernementale des bolcheviks et des socialistes-révolutionnaires de gauche. C'est pourquoi la Révolution russe ne put opposer la formule de la *Dictature du prolétariat* à celle de la *Démocratie* en général, mais seulement celle de la *démocratie ouvrière et paysanne* à celle de la *démocratie bourgeoise* ; de la *démocratie soviétique* à la *démocratie parlementaire*. Mais c'était là son côté archaïque, et non pas moderne ; son côté russe particulier et non pas sa portée universelle. Par là, elle se rattachait au XIX^e siècle des révolutions démocrati-

ques bourgeoises ; c'est par le rôle dirigeant du prolétariat et du parti communiste qu'elle préfigurait l'avenir et se rattachait au XX^e siècle des révolutions socialistes.

C'est seulement le 7 novembre russe (18 novembre) que se réunit le Congrès paysan convoqué par les bolcheviks. Jusque-là, comme le criaient les socialistes-révolutionnaires de gauche, les seuls qui fussent restés sur le terrain soviétique, « il n'y avait qu'une dictature d'ouvriers » et, sans l'appui des paysans, le gouvernement bolchevique ne pouvait prétendre être le gouvernement légitime de la Révolution. Le Congrès paysan était en effet un élément décisif pour la consolidation du pouvoir révolutionnaire. La tempête de protestations qui accueillit Lénine lorsqu'il se présenta devant le Congrès refléta bien, dans sa futilité parlementaire, le contraste de classe existant entre prolétariat et paysannerie. « A la porte », criaient le Congrès paysan sous l'influence des partis non bolcheviques qui le dominaient encore. « Nous n'écouterons pas vos commissaires du peuple, nous ne reconnaissons pas votre gouvernement ! » Lénine sut pourtant s'imposer (alors que la veille encore, Zinoviev avait été chassé de la tribune au cri démocrate paysan de « Et voilà un commissaire du peuple dans la mare ! ») et posa le problème politique, non dans les termes abstraits de la "démocratie", mais en termes de classe : les paysans auxquels la dictature ouvrière a donné les terres veulent-ils donc empêcher les ouvriers d'exercer leur contrôle sur l'industrie ? Les propriétaires résistent aux paysans ; les industriels résistent aux ouvriers. Il s'agit d'une guerre de classe. De quel côté seront les paysans ? Laisseront-ils la Révolution périr, faute d'avoir su soutenir le prolétariat ? Plus encore que l'élo-

quence de Lénine, plus que sa capacité de persuasion, c'est la logique de la lutte révolutionnaire, la confluence réelle, quoique momentanée, des intérêts des deux classes qui avaient fait la Révolution parce que chacune avait sa révolution à faire, bref la loi de l'Histoire qui emporta la décision du Congrès. Chose extraordinaire et qui ne pouvait se produire que sous l'influence communiste du prolétariat, le Congrès paysan n'approuva pas seulement le décret sur le contrôle ouvrier en même temps que le décret du 26 octobre qui remettait les terres aux Soviets paysans et aux comités agraires après avoir aboli la propriété foncière sans indemnité et nationalisé tout le sol : il approuva sa conclusion politique qui disait que

« la condition indispensable de la Révolution socialiste, seule capable d'assurer le succès durable... du décret sur la terre, est l'union étroite des travailleurs exploités des campagnes avec la classe ouvrière et le prolétariat de tous les pays avancés » et qu'« une telle union, en annihilant toute tentative de revenir à la collaboration avec la bourgeoisie, peut seule assurer le triomphe du socialisme dans le monde ».

Bien entendu, c'était là un succès politique de la dictature prolétarienne, non la "preuve" de la "conversion" de la petite-bourgeoisie et sous-bourgeoisie paysanne au collectivisme socialiste et à l'internationalisme prolétarien ! L'antagonisme entre deux classes qui n'avaient rien de commun, ni le mode de vie, ni les aspirations sociales, ni la mentalité politique, rien si ce n'est l'ennemi du moment et leur qualité de "classes travailleuses", ne pouvait évidemment être aboli "par décret" : les marxistes avaient toujours prévu qu'il réserverait ses pires difficultés à la Révolution après la consolidation de son pouvoir politique.

Une guerre civile de portée internationale

Néanmoins, la démocratie soviétique fut alors suffisamment affermie pour que le 19 janvier 1918, la dissolution de l'Assemblée constituante, qui avait refusé de la reconnaître, ne pose aucun problème.

La phase ultérieure est celle de la difficile paix de Brest-Litovsk, conclue le 3 mars 1918 et qui est à l'origine de la tentative social-révolutionnaire d'insurrection de juillet, et surtout celle de la terrible guerre civile qui durera de mai 1918 au début de 1921, contre-partie sinistre d'une conquête relativement facile du pouvoir à la fin d'octobre 1917. La signification politique de cette phase est la même que celle de la précédente. Contre l'armée allemande d'Ukraine, contre l'intervention impérialiste américaine, française et anglaise, contre les gardes blancs insurgés de Kolitchak et de Dénikine, de Youdénitch et de Wrangel, c'est la classe ouvrière, pilier de l'Armée rouge, qui lutte, entraînant derrière elle la paysannerie, et c'est le Parti, organisateur de cette Armée par la personne interposée de Léon Trotsky, qui insufflé à cette lutte sa volonté révolutionnaire, qui l'organise, qui l'empêche de se disperser dans l'anarchie ou de sombrer dans le découragement. Au nom de la Constituante, c'est-à-dire de la liberté bourgeoise, nombreux sont les conciliateurs, mencheviks ou socialistes-révolutionnaires, qui combattent du côté tsariste et qui, complices de la contre-révolution en armes, osent parler en gens chargés par l'Histoire de dissiper les "illusions socialistes" du prolétariat et de détourner son Parti des "aventures révolutionnaires" ! Encore ont-ils le front, après les expériences amères que leurs alliés tsaristes leur ont infligées et qui les incitent à condamner tardivement la lutte armée contre le pouvoir soviétique, de faire de l'agitation pour « le retour au fonctionnement normal des Soviets, la liberté des élections au scrutin secret et la liberté d'agitation » pour les partis socialistes conciliateurs, non pas ralliés au prolétariat, mais vaincus par ses succès. Mais les hésitations démocratiques, quoique celles-là sans grande portée, viennent aussi d'ailleurs, des rangs mêmes de certaines couches de la classe ouvrière et de certains cercles du Parti : Trotsky, qui a réalisé le tour de force de soumettre 30.000 généraux ex-tsaristes à la volonté de lutte du prolétariat et de les faire servir à son dessein de victoire est violemment attaqué de toutes parts, son œuvre hypocritement sabotée comme incompatible avec la "démocratie ouvrière". Si, en

octobre 1917, les Gardes rouges des deux capitales comprenaient tout au plus 5 à 7.000 membres armés et disciplinés, et si la République soviétique disposait, deux ans et demi plus tard, de cinq millions de soldats de la Révolution, ouvriers et paysans, au compte de quoi pouvait-on mettre ce résultat décisif, sinon de la capacité du prolétariat en tant que classe à surmonter toutes les objections "démocratiques" intérieures, à se plier à une discipline révolutionnaire de fer, bref à se conduire en classe dirigeante de la Révolution ?

Ayant conquis le pouvoir, le prolétariat et le parti communiste de Russie le défendirent chèrement, non seulement parce qu'il le fallait pour empêcher la contre-révolution intérieure en Russie, mais pour empêcher un reflux fatal de la Révolution prolétarienne d'Occident, ou pour mieux dire, l'évanouissement

des espoirs placés en elle. Il ne s'agissait pas de donner au prolétariat d'Occident un "modèle" d'héroïsme soviétique à admirer : il s'agissait de le pousser à la lutte en lui prouvant que le prolétariat avait toutes les capacités d'une classe dirigeante et que la Révolution communiste était tout autre chose qu'une sombre et sanglante anarchie. Il s'agissait de tenir coûte que coûte, un Parti et un prolétariat au pouvoir en Russie étant certes plus utiles à la Révolution internationale qu'un Parti pourchassé par une contre-révolution, un prolétariat vaincu ! La suite des événements a pu obscurcir ces vérités pourtant évidentes, mais il est clair que seule une contre-révolution pouvait transformer l'épopée authentiquement internationaliste de la guerre civile de Russie en épopée inaugurale de la Russie moderne !

"Paradoxes" d'octobre, audace bolchevique

La dernière phase avant cette contre-révolution fatale va du début de 1921 à 1926-27 et elle est dominée par les problèmes de la reconstruction de la société. C'est elle qui met pour la première fois en pleine lumière tous les "paradoxes" de la Révolution d'Octobre, qui n'étaient certes pas ceux des Communistes russes, mais ceux de l'Histoire elle-même : un Parti communiste dirigeant la Révolution dans un pays qui n'était pas mûr pour une transformation socialiste de l'économie, un Parti prolétarien dirigeant seul une Révolution démocrati-

que bourgeoise et risquant donc, sans la Révolution internationale, d'assumer seul la tâche d'industrialisation capitaliste qui est le lot de toute la phase historique ouverte par ce type de révolution, une tâche pour laquelle il n'est pas fait parce que c'est la tâche historique de la Bourgeoisie, une tâche qui s'accomplit fatalement sur le dos du prolétariat, et qui est donc incompatible par nature avec le maintien de la dictature politique du prolétariat, du moins à longue échéance. C'est bien parce que les Bolcheviks russes et Lé-

nine, de même que Léon Trotsky, rallié au Parti en 1917, n'ignoraient rien de tout cela qu'on ne saurait admirer assez leur formidable audace révolutionnaire, leur puissance d'anticipation sur l'avenir à partir d'un présent terne et décevant. Ce n'est pas avec une seréne inconscience du danger, l'oubli de toutes les vérités du matérialisme historique ou la simple énergie du désespoir qu'ils avaient conduit la plus formidable lutte révolutionnaire connue jusqu'ici ; c'est avec une foi profonde dans les capacités révolutionnaires du prolétariat d'Occident, dans l'aide économique que leur apporteraient les Républiques communistes des pays avancés une fois la grande bourgeoisie impérialiste renversée. C'est ce que ne pouvait comprendre la lâche social-démocratie mondiale qui avait remplacé le mot d'ordre de toute Révolution, « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace », par celui de « De la prudence, encore de la prudence, toujours de la prudence ». Au nom de cette prudence qui devait coûter au prolétariat la bagatelle d'une seconde guerre impérialiste mondiale et de cinquante nouvelles années de domination bourgeoise, au nom de cette "prudence" plus insensée que n'importe quelle aventure révolutionnaire, l'infâme social-démocratie mondiale, non seulement étouffait la Révolution, mais osait lui donner des conseils, les éternels conseils de la sagesse philistine : il ne faut pas s'engager avant d'être sûr de vaincre !... Hélas, tout ce que le stalinisme trouvera plus tard à lui répondre, c'est qu'il avait « remporté la victoire » dans un domaine où tout restait à faire, celui des rapports de production !

Programme économique du bolchevisme

Le moindre des reproches que cette audace particulière, était justifiée par les circonstances exceptionnelles de la disette et de la désagrégation économique générale et qualifiée de « mesure révolutionnaire extraordinaire ».

Qu'est-ce à dire ? Le Parti communiste de Russie n'avait pas prévu que la transformation socialiste du pays puisse commencer avant longtemps, en tous cas pas avant que la Révolution ait vaincu dans les pays avancés ; en d'autres termes, il pensait que contrairement à ce qui s'était passé en politique, l'étape socialiste de la Révolution ne suivrait que d'assez loin son étape démocratique-bourgeoise : dans cette vision, en dehors de la lutte contre les tentati-

ves de restauration et l'intervention impérialiste, en dehors aussi des mesures aptes à favoriser l'introduction du travail associé dans l'agriculture (la nationalisation du sol laissant à l'Etat toute possibilité juridique, sinon réelle, d'intervenir dans la propriété de fait de la terre), le rôle de la dictature prolétarienne se serait limité à contrôler et diriger l'activité de la classe patronale, au reste privée de tout droit politique, à tenter d'assurer l'équilibre entre les nécessités de la vie économique et les exigences immédiates du prolétariat, et ce faisant, à attendre la rescousse prolétarienne du monde. Mais la chose à laquelle la Révolution est le plus malhabile, c'est précisément à respecter les

équilibres souhaitables. En dépit de tous les avertissements, les ouvriers russes emportés par leur foi naïve dans le socialisme "collectivisèrent" beaucoup plus que le pouvoir prolétarien ne pouvait gérer, et les patrons cherchèrent dans la fuite l'unique remède à la double dictature qu'on voulait faire peser sur eux. Ainsi la réalité démontra que le plan audacieux de faire servir le peu de "culture" détenu par les résidus des anciennes classes dépossédées au prolétariat révolutionnaire n'était pas applicable aux entrepreneurs bourgeois s'il pouvait l'être (comme ce fut démontré)

pour les membres de simples castes, comme les militaires. Mais il faut laisser aux imbéciles le soin de déplorer le rôle immense des "illusions" dans les grands événements révolutionnaires, et aux rationalistes châtrés celui de rêver de "révolutions sans mythes" !

Quoi qu'il en soit, l'exaspération de la lutte des classes, dont la guerre civile elle-même n'avait été que la manifestation la plus aiguë, avait conduit l'économie à un délabrement total. La paysannerie, qui avait combattu dans l'Armée rouge et supporté toutes les réquisitions tant qu'elle courait le danger de

perdre les terres conquises grâce à la Révolution bolchevique, menaçait de se retourner contre le prolétariat, maintenant que la victoire était assurée. La contre-révolution paysanne grondait sourdement dans les profondeurs du pays. Son mot d'ordre était désormais "Vive la République Soviétique ! A bas la Commune prolétarienne". Ce fut aussi, quant au fond, le mot d'ordre de la révolte des marins de Cronstadt en mars 1921 que, pour la première fois, les bolcheviks durent réprimer par la force, car Cronstadt risquait de devenir une tête de pont de l'intervention britannique.

d'envoyer « promener à tous les diables » le pouvoir incapable de leur « apporter un secours réel et immédiat », chose possible seulement par le commerce, le seul lien concevable entre les millions de petites exploitations paysannes et l'industrie urbaine, le commerce et partant le capitalisme.

Un recul, oui, mais non un renement. Bon pour les sociaux-démocrates d'Occident de dire des communistes russes : « les voilà qui reculent vers le capitalisme ; nous avons toujours dit : révolution bourgeoise ! ». Bon pour eux de s'écrier : « Vous battez en retraite, nous, nous avons toujours été pour la retraite, nous sommes d'accord avec vous... replions-nous ensemble ! » (Lénine). « Pour de telles choses, disait Lénine, nous fusillerons ». Pourquoi ? Parce que le recul ne devait pas devenir panique, c'est-à-dire que le coup d'arrêt de la Révolution russe ne devait pas être un encouragement à la social-démocratie mondiale, ne devait pas enrayer l'évolution du prolétariat occidental vers le Communisme. Tout autre chose, comme on voit, que la croyance en la vertu magique du pouvoir bolchevique pour « réaliser le socialisme » en Russie !

La Nouvelle Politique Economique

Chacun sait que la réponse du Parti à cette terrible menace fut la NEP, la Nouvelle Politique Economique, c'est-à-dire la fin des réquisitions, le rétablissement de la liberté du commerce, la réorganisation de la production industrielle sur la base du salariat dans les entreprises échues à l'Etat, la ranimation de la petite industrie et la tentative d'obtenir du Capital étranger des "concessions", c'est-à-dire des entreprises à bail installées en Russie, sous le contrôle du pouvoir bolchevique. Chacun sait que ce fut l'époque des exhortations passionnées de Lénine, invitant les camarades du parti, les communistes à devenir les "meilleurs industriels", les "meilleurs commerçants", adjurant certaines couches du parti de renoncer à leurs illusions syndicalistes, à leur "socialisme d'entreprise" et à cesser leur activité fractionnelle, proclamant la supériorité du capitalisme tant haï sur le Moyen-âge et la production parcelaire, réclamant de tous, communistes et proétaires, la même discipline, la même abnégation dans la lutte pour sortir le pays de la ruine économique, pour repeupler les villes désertées, relever les usines délabrées et les transports désorganisés, pour rétablir les contacts rompus entre la ville et la campagne, que celles dont ils avaient fait preuve la veille, dans la lutte armée de la guerre civile.

teresse assiégée dirigée par le prolétariat communiste qui fut celle de la guerre civile n'est pas le communisme. Aux yeux de la science pure, il n'y avait pas recul et on peut montrer que la NEP ne diffère pas du programme économique initial des bolcheviks ; mais du point de vue de la lutte de classe, c'en était un, si ! Quand une classe opprimée s'est jetée dans une grande révolution, enflammée par la vision d'une émancipation qu'elle croyait toute proche et quand elle a consenti à tous les sacrifices parce qu'elle croyait possible de détruire sans retour un passé et un présent odieux, quand après tant d'effort elle est confrontée avec la réalité nue, quand elle se heurte aux limites objectives de son action, aux obstacles matériels à son émancipation, il est fatal que le désenchantement succède à l'enthousiasme, la lassitude à la volonté et que l'unité organique entre la classe et le Parti se brise, ce qui est le pire recul que la Révolution puisse subir. Au temps de la lutte pour le pouvoir, de la guerre civile, le rôle du Parti communiste était-il d'expliquer aux prolétaires, d'expliquer aux paysans que « la Russie n'était pas mûre pour le socialisme » ; comme l'auraient voulu les pédants de la social-démocratie mondiale ? Non, répond Lénine lui-même. Dans ce temps-là, « les décrets étaient une forme de propagande. Au simple ouvrier ou paysan, nous exposions d'emblée nos conceptions politiques sous forme de décrets. Ce fut une période, une phase nécessaire au début de la révolution : autrement nous n'aurions pas eu la confiance de tous les ouvriers et des paysans qui voulaient bâtir la vie sur une base nouvelle ». Ces décrets parlaient d'émancipation socialiste, non des limites bourgeoises de la Révolution. C'était légitime, parce que le rôle d'un Parti révolutionnaire n'est pas de rete-

nir les masses révolutionnaires, mais de les conduire, parce que les "illusions socialistes" des masses russes répondaient à la réelle mission historique de la classe prolétarienne, parce que la Révolution russe pouvait réellement féconder les immenses possibilités socialistes réellement contenues dans le développement des forces productives en Occident, mais inutilisables par le prolétariat tant que les Etats capitalistes ne seraient pas détruits. C'était légitime, mais, en 1921, cette phase était révolue. Pourquoi ? Parce que, dit Lénine, autrefois « les bolcheviks qui avaient pris le pouvoir disaient au simple ouvrier, au simple paysan : Voici comment nous voudrions que l'Etat fût gouverné ; voici un décret ; essayez-le », et l'ouvrier, le paysan "essayaient" avec enthousiasme, tandis que maintenant « les ouvriers, les paysans riraient » si on leur proposait cela (Lénine - Rapport politique au CC, 1922), en d'autres termes, parce que la Révolution était passée de sa phase enthousiaste à sa phase prosaïque, parce qu'elle s'était épuisée dans la lutte que le Capital mondial lui avait imposée, parce que le Parti était seul, seule institution ayant survécu à la bourrasque. Parce que la classe ouvrière de 1922 n'était plus la classe ouvrière d'Octobre, parce que le prolétariat s'était réduit de 3 millions à un million et demi d'hommes, parce qu'il était composé non des magnifiques prolétaires d'Octobre — tombés dans la guerre civile, réfugiés dans les campagnes pour échapper à la famine des villes —, mais de paysans récemment émigrés dans les villes, et surtout parce que les paysans entraînés derrière les ouvriers par la vague d'enthousiasme de la Révolution, grâce au « coup d'audace » (Lénine) des communistes, retombaient fatalement dans leur inertie naturelle, attendaient d'être gouvernés » et menaçaient donc

Un recul, oui, et non l'entêtement dans un passé révolu. Lénine tournait en dérision les communistes étrangers qui, incapables de faire la Révolution en Occident, étaient par contre capables de « fondre scandaleusement en larmes, comme des enfants, parce que les bons communistes russes opéraient un recul ». Pourquoi ? Parce que maintenir le communisme de guerre hors de la guerre, la distribution directe quand la forteresse n'était plus assiégée, cela aurait été faire preuve d'"aventurisme" révolutionnaire, justifier les prétentions de la social-démocratie à posséder le monopole de la Science marxiste, à connaître seule son matérialisme historique et à seule savoir que dans la succession historique des modes de production, le socialisme vient après le capitalisme, comme si cela avait jamais été un argument contre la Révolution communiste dans un pays arriéré ! Cela aussi, indubitablement, aurait affaibli la cause du Communisme dans le prolétariat international.

Non l'entêtement dans un passé révolu, mais pas non plus l'abandon à la "force des choses" conduisant la Russie vers le capitalisme ; Lénine adjurait le Parti : ne pas commettre de fautes politiques, ne pas oublier les rapports entre administration et politique, « ne pas s'emballer pour l'administration pure, ce serait un vrai malheur ».

Etait-ce un recul ? Aux yeux de la science, au point de vue de la succession historique des modes de production, non ! Aux yeux de la science à aucun moment la Russie n'avait connu un véritable socialisme économique. Le prolétariat russe avait cru réaliser le communisme en introduisant la répartition directe non mercantile ; mais le communisme suppose un mode de production moderne ; l'économie de for-

Problèmes et perspectives de la révolution double

Telle est la signification de la NEP. Jamais elle n'a voulu dire que Lénine pensait (ou qu'un Parti marxiste pouvait penser) que le prolétariat russe pouvait tranquillement attendre la Révolution occidentale pendant toute une époque historique dans les conditions économiques russes sans perdre le pouvoir. Ni qu'on pouvait aller au socialisme avec un appareil d'Etat hypertrophié, bureaucraté, « emballé par l'administration pour l'administration » au cours de toute une époque d'édification capitaliste. Ni qu'il suffisait que l'appareil du parti qu'il avait fondé reste contre vents et marées au pouvoir pour que la continuité de l'évolution de la Russie vers le Socialisme soit assurée. Dans le Rapport politique du CC de 1922 au Parti, on trouve au contraire cette mise en garde, qui avec le recul apparaît prophétique :

« Qu'est-ce que la NEP ? Evolution ou tactique ? C'est ainsi que la question a été posée par... un courant social et politique qui a pris racine parmi les émigrés russes à l'étranger et ayant à sa tête des cadets marquants, certains ministres de l'ancien gouvernement de Koltchak, (par) des hommes ayant acquis la conviction que le pouvoir des Soviets bâtit l'Etat russe et qu'il faut par conséquent le suivre. » Mais quel est l'Etat que bâtit ce pouvoir des Soviets ? Les communistes disent que c'est un Etat communiste, assurant qu'il s'agit là de tactique : dans une passe difficile, les bolcheviks circonviendront les capitalistes privés pour ensuite arriver à leurs fins... Les bolcheviks peuvent dire ce qui leur plaît, mais en réalité, ce n'est pas une tactique, c'est une évolution, une régénérescence intérieure. Ils aboutiront à l'Etat bourgeois ordinaire, et nous devons les suivre. L'histoire va par différents chemins ». Cette franche déclaration, nous rend un grand service. Il nous

arrive très souvent d'entendre, à moi surtout, en raison de mes fonctions, de doucereux mensonges communistes, d'en entendre tous les jours, et parfois cela devient terriblement écoeurant... Et voilà qu'à la place de ces doucereux mensonges, (on) vous dit sans détours : "Chez vous, il n'en va pas du tout ainsi, ce sont des idées que vous vous faites : en réalité, vous roulez dans le marais bourgeois ordinaire, où on verra vos petits drapeaux communistes s'agiter avec toutes sortes de phrases..." C'est là la vérité de classe d'un ennemi de classe. Les choses dont parle Oustrialov sont possibles, disons-le sans ambages ».

Plus tard, la contre-révolution stalinienne fusillera ceux qui oseront dire que les "choses dont parlait Oustrialov" étaient possibles ou en train de se réaliser. Mais Lénine conclut

« L'Histoire connaît des transformations de tous genres : compter sur la conviction, le dévouement et autres excellentes qualités morales, en politique, n'est guère sérieux. Les excellentes qualités morales sont le propre du petit nombre. Or, l'issue historique est décidée par les masses géantes... ».

Quand il observe, non plus l'Etat de l'avenir, mais celui du présent, que constate Lénine ?

« La voiture n'obéit pas : un homme est bien assis au volant, mais la voiture ne roule pas dans la direction voulue ; elle va dans la direction où la pousse une autre force — force illégale, force illicite, force venant d'on ne sait où — mais la voiture ne roule pas tout à fait et quelques fois pas du tout comme se l'imagine celui qui est au volant. Voilà le point essentiel que nous ne devons pas oublier quand nous traitons du capitalisme d'Etat ».

Lorsque Lénine fait une prévision historique, une prévision destinée à rester, en ce qui concerne l'avenir du socialis-

me en Russie, voici comment il s'exprime, en marxiste qui hait les "doucereux" et "écoeurants" mensonges communistes, voici quelle est la position de Parti telle qu'il la formule dans son article d'octobre 1921, "Pour le Quatrième Anniversaire de la Révolution d'Octobre" :

« La révolution en Russie s'assignait comme objectif direct, immédiat, une tâche démocratique bourgeoise : supprimer les vestiges du Moyen-Âge, les faire disparaître à jamais, nettoyer la Russie de cette barbarie, de cette honte, de ce qui freinait démesurément toute culture et tout progrès dans notre pays.

« Et nous sommes en droit d'être fiers d'avoir opéré ce nettoyage beaucoup plus résolument, plus vite, plus hardiment, avec beaucoup plus de succès, d'ampleur et de profondeur — du point de vue de l'action exercée sur la masse populaire, sur le gros de cette masse — que ne l'avait fait la Grande Révolution française, il y a plus de 125 ans... ».

« Nous avons comme personne mené jusqu'au bout la révolution démocratique bourgeoise. C'est en toute conscience, d'un pas ferme et sans dévier que nous marchons en avant vers la Révolution socialiste, sachant qu'elle n'est pas séparée de la révolution démocratique par une muraille de Chine, sachant que seule la lutte décidera de l'avance que nous réussirons à prendre (en fin de compte), de la portion de notre tâche infiniment grande que nous exécuterons, de la partie de nos victoires que nous consoliderons à notre avantage. Qui vivra verra ».

Après la victoire du pouvoir soviétique dans la guerre civile, aucune force n'était plus en mesure d'abolir l'œuvre de la Révolution bourgeoise-démocratique de Russie et de ramener le pays à son Moyen-Âge d'avant Octobre.

Seule la lutte pouvait décider des pas que le pouvoir soviétique réussirait, dans son terrible isolement, à faire en direction du socialisme. Seule la lutte pouvait décider de la partie des victoires du prolétariat communiste qui servirait finalement le prolétariat communiste, et non pas une autre classe : rien n'était tranché d'avance.

Cette lutte n'était pas seulement une lutte intérieure, mais une lutte internationale. Or la Révolution socialiste d'Occident manqua au rendez-vous historique de la révolution double de Russie

Quant à la lutte intérieure, quel en était l'objet ? Relever, oui, l'économie délabrée, et, dans ce but, autoriser un certain développement capitaliste, instaurer un capitalisme d'Etat en comprenant bien que

« le capitalisme d'Etat dont nous parlons, c'est un capitalisme que nous saurons limiter, un capitalisme dont nous saurons fixer les bornes ; ce capitalisme est rattaché à l'Etat ; or, l'Etat, c'est nous »

Pour savoir fixer les bornes de ce capitalisme qui était, oui, nécessaire, non seulement pour "satisfaire aux besoins des paysans", mais même simplement pour reconstituer la classe ouvrière, réduite plus que jamais à rien face à l'immense masse paysanne par l'atrocité de la guerre civile de la désorganisation économique, de la famine, pour rendre donc sa base prolétarienne à l'Etat il fallait que cet Etat même reste "à nous", c'est-à-dire aux Communistes d'Octobre, aux militants de la III^e Internationale, de la classe ouvrière internationale.

La lutte pour la défense du Parti et de la dictature prolétarienne

La bataille pour le capitalisme d'Etat à la Lénine était donc une bataille pour le Parti, pour la sauvegarde du caractère communiste, du caractère internationaliste du Parti. Lénine lui-même avait prévu qu'elle *pourrait* être nécessaire, qu'il était fort possible que le pouvoir soviétique, au lieu de contrôler et diriger le "capitalisme nécessaire", se mette à bâtir l'Etat national russe, c'est-à-dire devienne le canal de ce "capitalisme nécessaire", renonce à le contrôler, renonce à tenter de le soumettre aux intérêts de la classe ouvrière, c'est-à-dire à tenter de réaliser un équilibre entre les exigences du développement général et ceux-ci.

Cette lutte commença dès 1923, avec la première Opposition, celle de Trotsky, qui voulait inciter le parti à réagir contre l'indifférence et l'opportunisme politiques, l'ignorance théorique, l'étouffement par les fonctionnaires, la corrup-

tion par une foule d'éléments étrangers au prolétariat. Elle continua avec l'opposition léninienne de 1925 qui voulait ramener le parti de la plateforme toute nouvelle du "socialisme dans un seul pays" sur la véritable plateforme de la NEP, qui voulait empêcher les « écœurants mensonges communistes » de devenir le langage officiel du Parti et du pouvoir ; obliger le Parti à reconnaître que le capitalisme d'Etat n'était pas le socialisme, que le socialisme était incompatible avec l'économie de marché ; empêcher que, retombant « dans le marais bourgeois ordinaire », le pouvoir soviétique mente au prolétariat comme tous les pouvoirs capitalistes, alors qu'il avait toujours été le plus audacieusement sincère pendant les années de la lutte révolutionnaire, qu'il parle de "socialisme" pour obtenir *plus de travail* prolétarien, qu'il entre dans un rapport bourgeois avec la classe ouvrière, le rapport du démagogue à l'op-

primé, qu'il déshonore le communisme devant le prolétariat en appelant édification du socialisme, le développement du capitalisme et de la différenciation de classe. Mais ces deux oppositions étaient déjà battues — Trotsky déporté, les chefs léninadiens ralliés au régime — quand la troisième opposition, celle de la droite boukharinienne se forma, dans l'été 1928, lorsqu'il devint tout-à-coup bien clair que l'Etat national-russe allait résoudre sa brûlante question paysanne par la violence de masse et celui de son accumulation capitaliste par la dictature policière sur les ouvriers. Alors les militants prolétaires, les Communistes internationalistes de Russie virent le stalinisme triompher, et avec lui une hideuse défiguration volontariste, plébéienne et nationaliste du bolchevisme. Ils n'étaient ni les uns ni les autres exempts d'erreurs, mais ils avaient du moins tenté de sauver la grande tradition d'Octobre, et

c'est pourquoi le prolétariat ne les reniera pas.

A ces oppositions vaincues et à elles seules peuvent s'appliquer ces paroles d'Engels, qui ne doivent pas servir de décharge "philosophique" à la pire révision que le marxisme ait connue, celle du national-communisme, c'est-à-dire à l'ennemi de classe dressé en armes contre Octobre :

« La pire chose qui puisse arriver à... un parti extrémiste est d'être obligé d'assumer la charge du gouvernement à une époque où le mouvement n'est pas encore mûr pour assurer la domination de la classe qu'il représente et pour prendre les mesures que cette domination implique. Il se trouve nécessairement enfermé dans un dilemme. Ce qu'il peut faire est en contradiction avec toutes ses actions précédentes, tous ses principes et avec les intérêts présents de son parti. Ce qu'il doit faire ne peut être mené à bien ». (La Guerre des Paysans en Allemagne).

La révolution socialiste future devant Octobre

Le Parti prolétarien devant la défaite

Octobre a cinquante ans. Depuis la grandiose bataille bolchevique, deux générations ont passé. Aux tempêtes de l'enthousiasme ont succédé celles de la fureur quand il fallut subir la corruption stalinienne, l'effroyable régression théorique et pratique des Partis restés lâchement sous la coupe de Moscou pendant que Moscou défigurait Octobre, quand il fallut assister à la faillite de la nouvelle Internationale. Dans la société bourgeoise, les passions d'alors se sont calmées, l'oubli des grandes luttes du temps de la victoire ou du temps de la défaite est venu, la morne indifférence philistine s'est abattue sur les cerveaux et les cœurs des prolétaires du monde. Cinquante ans après, nous ne pouvons donc pas dire comme nos camarades de 1919 : « l'heure de la lutte finale et décisive est arrivée plus tard que ne l'espéraient » Marx, Engels, (et plus tard Lénine et Trotsky), « mais elle est arrivée ». Nous ne pouvons pas le dire, et l'avenir reste encore incertain. Mais, pour nous, le temps de l'oubli et, pis, de l'indifférence n'est pas venu et ne viendra jamais, à moins que le Parti communiste internationaliste lui-même ne meure, ce qui est impossible. L'enthousiasme pour Octobre, pour le magnifique prolétariat russe et pour le courageux bolchevisme ; la fureur contre les opportunistes d'Occident et de Russie qui ont permis à Staline de venir et de détruire tout ce que le prolétariat international avait si durement conquis, bref ces passions du passé que la société bourgeoise ignore sont toujours vivantes pour nous, et sont le meilleur patrimoine moral du Parti. Il est vrai que depuis Octobre, le « développement du communisme a connu tour à tour les tempêtes de l'enthousiasme et les périodes de découragement » et que le découragement ne fut jamais aussi grand, à aucune époque, parce qu'à aucune époque on n'avait vu l'oppression capitaliste et nationale la plus féroce accomplir son œuvre historique sous le drapeau du communisme, parce qu'à aucune époque il n'y eut, au sein du même parti, une mutation non seulement aussi profonde, mais aussi brusque que celle du Parti bolchevique en Parti national-communiste. Mais nous, nous ne sommes pas découragés. Nous savons que les mutations brusques sont le propre de l'époque impérialiste. Nous comprenons que dans une société atrocement déchirée par la résistance cri-

minelle de la bourgeoisie et de l'impérialisme international à la révolution, empêtrée dans des rapports de production pré-bourgeois séculaires, dans un pays où le Parti communiste était emprisonné par le pouvoir qu'il détenait (ainsi l'avait voulu la logique de la lutte de classe acceptée jusqu'au bout, sans défaillance, magnifiquement), une évolution lente et pacifique vers un Etat bourgeois ordinaire n'était pas possible. Mais nous comprenons surtout que ce n'est pas tant Staline qui a détruit l'Internationale, que l'Internationale comme elle fut qui a permis à un Staline de venir. La défaite d'Octobre n'était pas impliquée dans Octobre, qui eut la profonde "légitimité historique" de toutes les Grandes Révolutions, mais dans les faiblesses du mouvement prolétarien d'Occident. La défaite du bolchevisme n'était pas impliquée dans le bolchevisme, mais dans l'isolement tragique de la

classe ouvrière russe, petit îlot battu par la mer hostile de l'immense paysannerie russe, petit détachement avancé trahi par le gros de l'armée prolétarienne mondiale. L'arrêt de la révolution russe à la fin de son étape démocratique-bourgeoise, avant d'avoir pu seulement commencer son étape socialiste, n'était pas impliqué dans son caractère de révolution double, imposé non par les bolcheviks, mais par l'Histoire, mais dans la nature internationale de la Révolution socialiste. Nous ne sommes pas découragés, parce que les principes d'Octobre n'ont pas à être révisés, que la plateforme de notre Internationale reste intacte, que le marxisme est sorti indemne de la catastrophe russe.

Ses mots d'ordre seront les mots d'ordre de toujours du Communisme, les mots d'ordre que nous, Communistes internationalistes, n'avons jamais abandonnés :

PARTI - INTERNATIONALE - RENVERSEMENT DU POUVOIR BOURGEOIS - DICTATURE DU PROLETARIAT - GUERRE CIVILE - COLLECTIVISATION DE TOUS LES MOYENS DE PRODUCTION - DISPARITION DES CLASSES, DES NATIONS ET DEPERISSEMENT DE L'ETAT.

Mais qui, dans la réalité de l'Histoire, lui aura montré pour la première fois le chemin, sinon le prolétariat bolchevique du lointain Octobre 1917 ?

Programme immuable de la reprise

Notre position de Parti à cet égard reste celle magnifiquement formulée par Léon Trotsky, en 1929 :

« La question n'est nullement de savoir si la Russie est capable par ses propres moyens d'édifier le socialisme. Pour le marxisme en général, cette question n'existe pas. Tout ce qui a été dit à ce sujet par Staline est, sur le plan théorique, de l'ordre de l'alchimie et de l'astrologie.

« L'essentiel est de savoir si le capitalisme est capable de sortir l'Europe de l'impasse historique ; si l'Inde est capable de s'affranchir de l'esclavage et de la misère sans sortir des cadres du progrès capitaliste ; si la Chine est capable d'atteindre le niveau de culture de l'Amérique et de l'Europe sans révolutions et sans guerres ; si les Etats-Unis sont capables de venir à bout de leurs propres forces productives sans ébranler l'Europe et sans préparer une effroyable catastrophe guerrière à l'humanité tout entière... »

La question du sort de la Révolution socialiste de Russie que posait Lénine en 1921 et à laquelle il répondait de la seule façon possible : « Qui vivra verra », parce qu'en 1921 nul ne pouvait jurer que l'Occident ne connaîtrait aucune révolution prolétarienne, cette question qui a pesé comme un cauchemar sur toute une génération incapable de résoudre l'énigme de Staline, cette question a été définitivement tranchée par l'écrasement de la fraction internationaliste du Parti bolchevique en 1927, par tous les événements ultérieurs, de la seconde guerre impérialiste mondiale à la coexistence pacifique d'après-guerre et à la collusion russo-américaine d'aujourd'hui : c'est une question du passé. Ce qui est du présent, ce sont les questions ci-dessus et qui, à trente-huit ans d'écart, pourraient être formulées exactement dans les mêmes termes, et se résument ainsi : *Le capitalisme continue-t-il à être une force historique progressive ? Voilà la seule question véritable.*

Nous qui sommes non seulement des "fils d'Octobre" à maints égards, mais

surtout fils d'une des meilleures traditions du socialisme européen, celle qui anima le Parti communiste d'Italie avant que Moscou ne le détruise, comme tous les autres, nous sommes les seuls à répondre : non !

Notre temps reste celui de la Révolution socialiste : « Nous vivons sous Lénine », selon la forte formule d'un historien. Nous ne savons ni quand, ni où elle éclatera. Ce que nous savons, c'est que quand elle éclatera, elle ébranlera le monde plus puissamment encore que ne le fit Octobre. Elle ne pourra pas rester isolée dans un seul pays, parce que le Capital aura, comme il a déjà, resserré tous les liens de l'économie internationale et créé les conditions d'une disparition rapide des "particularismes nationaux" qui ont tant affaibli la classe ouvrière européenne des années 1917-1927. Elle ne pourra pas, dans les pays de capitalisme avancé, rester empêtrée dans les formules politiques de la "démocratie soviétique", équivoque parce que si elle recouvre un rapport momentanément nécessaire du prolétariat et de la petite-bourgeoisie paysanne dans la révolution double, ce rapport n'a pu être "éternisé" que par la contre-révolution et parce que, dans la révolution socialiste pure elle n'a aucun sens. Elle ne pourra pas, dans les pays de capitalisme développé, se proposer de "construire" quoi que ce soit, mais seulement de rompre les entraves, de briser les résistances qui, sous la domination bourgeoise, empêchent la prise de possession des forces productives sociales par la société, et donc la domination de la société sur ses forces de production. Elle ne pourra pas produire des marchandises, reproduire du Capital, développer les forces de production sur la base de l'esclavage salarié, mais elle verra la disparition de la loi de la valeur, la libération des moyens de production de leur caractère capitaliste, l'abolition du salariat.

Bruno ZECCHINI

C'est avec une profonde tristesse que les camarades ont appris la disparition brutale, le 15 octobre à Paris, de Bruno Zecchini ; avec une tristesse et une consternation d'autant plus grandes qu'il appartenait à cette génération de révolutionnaires communistes qui, seule, pouvait jeter un pont entre les ardues batailles de classe du passé et leur reprise future, de même qu'elle sut, dans l'émigration, jeter un pont solide entre la tradition de la Gauche italienne et l'avant-garde prolétarienne en France et en Belgique, en donnant aux camarades plus jeunes un magnifique exemple de ténacité, de générosité, de loyauté et d'enthousiasme toujours intact.

Né à Venise en 1903, entré à 16 ans dans le mouvement des Jeunesses socialistes, Bruno Zecchini adhéra au Parti communiste d'Italie lors de sa fondation, en 1921, et s'y distingua immédiatement par sa combativité exceptionnelle, par l'audace avec laquelle il mettait toutes ses forces au service du mouvement, prêt à tous les sacrifices dans la lutte contre les bandes fascistes, subissant les persécutions, les arrestations, les blessures sans manquer jamais de rendre coup pour coup (qui, parmi nous, ne se souvient de tel ou tel épisode marquant, de ce saut qu'il dut faire d'une fenêtre de la "Galleria" de Milan pour échapper à la police, par exemple ?). Exilé aux îles Lipari, il réussit à émigrer clandestinement en 1931, adhéra à notre Fraction et participa activement à la longue bataille révolutionnaire marxiste, à la fois contre les assauts furieux de la contre-révolution stalinienne et contre les pressions qu'exerçait la campagne de mobilisation "démocratique" du prolétariat dans le second massacre impérialiste mondial. Depuis la fin de la guerre, il militait sans interruption dans notre Parti, qui est né précisément de cette dure bataille sur deux fronts. Depuis un an, il s'était chargé, avec un enthousiasme qui dépassait ses forces, de diriger la section de Paris : il est mort sur la brèche !

Que les camarades tirent de sa vie l'exemple d'une ténacité, d'une persévérance, d'un don sans limite à la cause qui constituent le grand héritage que la "vieille garde" laisse à l'avenir du mouvement prolétarien. En associant le souvenir de Bruno Zecchini à celui d'Ottorino Perrone, aux côtés de qui il lutta longtemps et dont la mort remonte maintenant à dix années, sachons continuer avec la même ardeur, la même constance dont ils firent preuve l'œuvre de construction, de défense et de renforcement du Parti de la révolution communiste.

Le prolétaire

journal mensuel

Abonnement annuel 5 F.
Abonnement de soutien 10 F.

Directeur - Gérant

F. GAMBINI

B.P. 375 Marseille-Colbert

Imprimerie "Lino-Imp"

3 et 5, boulevard Desplaces
Marseille (X^e)

Distribué par les N.M.P.P.